LES PORTE-FEUILLES,

COMÉDIE

EN DEUX ACTES ET EN PROSE.

Représentée à Paris pour la premiere fois, sur le Théâtre de Monsieur, *rue Feydeau, le* 10 *Février* 1791.

Par. J. M. Collot d'Herbois.

Prix, 1 liv. 4 sols.

Bibliothèque Nationale R.F.

A PARIS,

Chez la Veuve DUCHESNE, & Fils, Libraires, rue Saint Jacques. Nº. 47.

1791.

66950

PERSONNAGES.	ACTEURS.
M. URBIN-LACORÉE, ci-devant noble.	*M. Dalainval.*
M. BLONDEAU, ci-devant DESTOURNELLES, Bourgeois.	*M. Paillardelle.*
MLLE. PAULINE, fille de M. Lacorée.	*Mlle. Joſſet.*
GABRIELLE, Femme-de-Chambre de Pauline.	*Mme. Péliſſier.*
JULIEN, Valet de M. Lacorée.	*M. Péliſſier.*
GILOT, Agioteur, vendeur d'écus, Filou.	*M. Folleville.*

La Scène eſt à Paris, chez M. Urbin-Lacorée, rue de Richelieu.

Le Théâtre repréſente un Sallon, il y a un Cabinet à la ſeconde Couliſſe, à la droite des Acteurs.

L'appartement de Pauline à gauche, celui de M. Urbin Lacorée au fonds.

LES PORTE-FEUILLES.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIERE.

On entend la ſonnette de l'Appartement qui va très-rapidement, comme pour appeller les domeſtiques.

GABRIELLE, JULIEN.

GABRIELLE, *elle porte des cahiers de muſique, & un carton de deſſins, ſous le bras, elle entre en criant très fort.*

JULIEN... Julien. (*Julien entre.*) Venez donc, on vous ſonne depuis un quart-d'heure... Il faut que je porte tout cela. (*Julien la débarraſſe de la muſique & des deſſins, qu'il poſe ſur des chaiſes, & parle tout en agiſſant.*)

JULIEN

Je vous demande pardon, Mademoiſelle;... mais depuis que nous logeons dans cette rue de Richelieu, le tems paſſe... On ne s'en apperçoit pas.., C'eſt un plaiſir, il y a toujours qnelque choſe de nouveau.

GABRIELLE, *lui donnant la muſique.*

Placez cette muſique dans le cabinet.

JULIEN.

Avec les autres, ſur le clavecin de Mademoiſelle, (*il prend la muſique qu'il porte dans le cabinet, en chantonnant.*)

GABRIELLE, *elle tire du carton un deſſin colorié repréſentant un jeune Garde National en uniforme, il faut qu'en l'examinant, l'Actrice le préſente ſans affectation ſous différents points de vue, qui peuvent le faire appercevoir du Public, de tous les côtés.*

Il eſt bien reſſemblant... nous ne l'avons pourtant vu qu'une fois. (*Julien ſort du cabinet.*)

JULIEN, *indiquant le cabinet.*

C'eſt bien arrangé là dedans actuellement, tout uni, mais joli. Le Tapiſſier eſt venu chercher ſon paiement.

GABRIELLE.

On m'a laiſſé l'argent... Je l'avois oublié... Vous irez le porter ce matin, il peut en avoir beſoin... prenez cela. (*Elle va pour donner le carton & ne le lâche pas.*) (*à part.*) Mais non, elle me la trop recommandé, je vais le placer moi-même. (*Elle entre dans le cabinet emportant le carton.*)

JULIEN *ſeul, raiſonnant avec lui-même.*

Quelle heure eſt-il donc (*il tire ſa montre*) neuf heures, dix, onze minuttes, (*d'un air important*) & je vais très-bien, car je me ſuis reglé hier au coup de canon, au méridien du Palais royal... C'eſt charmant... ce Palais royal! quand j'y ſuis, je ne peux plus en ſortir,

GABRIELLE, *ſortant du cabinet, & le fixant avec réflexion.*

Tant que ſon pere n'aura pas l'eſprit plus tranquille, ce cabinet-ci ſera bien négligé... (*à Julien*) êtes-vous entré ce matin chez Monſieur...

JULIEN.

Il y a plus d'une heure... il m'a dit qu'il n'avoit pas beſoin de moi.

GABRIELLE.

Comment étoit-il?

JULIEN, *d'un ton appuyé & ſenti.*

Ah toujours triſte, rêveur, ſombre; & Mademoiſelle?

GABRIELLE, *avec bien de l'interêt.*

Inconſolable de voir ſon pere en cet état... Vous êtes vous informé de la perſonne en queſtion?

JULIEN.

De ce Monſieur Deſtournelles... Perſonne dans le quartier ne le connoît. Que fait-il? quel eſt ſa profeſſion? eſt-ce un homme d'affaires, envoye-t-il des écus là-bas? ſe mêle-t-il un peu de l'agiotage?

GABRIELLE, *d'un ton décidé.*

Non, c'eſt un parfait honnête-homme.

JULIEN.

Un parfait honnête-homme! voilà ce qui rend les informations difficiles, Mademoiſelle, ces gens-là ne font pas de bruit, à peine les connoît-t-on.

GABRIELLE.

On dit qu'il vient d'être nommé Juge de paix.

JULIEN.

Ah ! c'eſt différent... voilà un renſeignement, je m'en ſervirai.... vous n'aurez pas d'autres commiſſions à me donner.

GABRIELLE, (*elle réfléchit.*)

Non. Au reſte je vais le ſavoir, attendez un inſtant.

SCÈNE II.

JULIEN, *ſeul.*

JE voudrois qu'il y en ait beaucoup de commiſſions, je reſterois plus long-tems dehors... & je pourrois faire mes affaires... mon petit négoce. Ce n'eſt pas du plaiſir ſeulement qu'on trouve dans ce quartier-ci, c'eſt encore du profit. J'avois un bon ſac d'écus... & depuis deux mois je l'ai doublé ; j'ai la dedans, (*il montre ſon porte-feuille*) trois mille livres ; & cela ſeroit encore plus fort, ſi je n'avois pas partagé avec mon aſſocié. (*il réfléchit & ſourit à ſes idées.*) Je l'ai bien choiſi ce gaillard-là... Il entend bien le métier... Il eſt là, au bout de la rue Vivienne... Il flaire les aſſignats comme perſonne... Rien ne lui échappe, (*il le contrefait.*) vous faut-il de l'argent Monſieur ? & il y a beaucoup de gens a qui il en faut ; (*il continue à le contrefaire.*) venez par ici, ſur le coin de la borne, les écus comptés, ſix pour cent de retenue ; l'aſſignat dans le gouſſet, & l'affaire eſt finie. Il ne faudroit pourtant pas que Monſieur apprit que je fais un pareil commerce, lui qui toujours

a ſoutenu que le nouveau papier valoit mieux que l'argent, & qui finira peut-être par avoir raiſon ! il me congédieroit, & adieu mes reſſources : car lorſque j'ai trafiqué du papier, je reviens ici, Monſieur me donne des écus pour payer nos Fourniſſeurs, je les paye avec mon papier, je porte les écus à mon aſſocié, & le profit revient quelquefois deux fois dans un jour, c'eſt fort joli. Me voilà en beau chemin... Si cela continue un an ſeulement, je veux acheter dans mon pays un petit Prieuré. Pourquoi pas ? je connois plus d'un gros richard à Paris, occupant aujourd'hui un bel & grand Hôtel, qui peut-être a commencé comme moi.

SCÈNE III.

JULIEN, GABRIELLE.

GABRIELLE, *un peu agitée.*

Il y a dans la rue un mouvement extraordinaire, je ne ſais ce que c'eſt.

JULIEN.

Il faut ſi peu de choſe pour faire courir le monde.

GABRIELLE.

Voici pour le Tapiſſier... (*elle tire ſa bourſe.*) cinq cent quatre livres. (*elle compte.*)

JULIEN.

(*à part.*) En or... Ah c'eſt bon ! (*haut.*) je ſaurai ce qu'il y a de nouveau.

GABRIELLE, *lui donnant l'argent.*

Tenez, vingt-un louis... Vous prendrez un reçu, & informez-vous bien de ce que je vous ai dit.

JULIEN.

Soyez tranquille, (*à part.*) Tout cela eſt dans le quartier. Je ſerai bientôt de retour, il ne faut que le tems d'aller juſqu'à la rue Vivienne.

SCÈNE IV.

GABRIELLE, *ſeule.*

Ce garçon-là avoit de la franchiſe, de l'exactitude ; & depuis quelque tems, il eſt diſtrait, ruſé, négligent. Si Monſieur doit le renvoyer, comme me l'a dit Mademoiſelle, cela lui ſera moins ſenſible. Qui peut les décider à cette réforme ?... Ennuyé de la campagne, Monſieur vend ſa terre. Nous venons à Paris, croyant y trouver plus d'amuſemens... & ce ſont des chagrins... de profonds chagrins... puiſqu'il n'oſe les confier à perſonne... Pour moi je ne les quitterai jamais... C'eſt lorſque nos Maîtres ſont malheureux, qu'il faut leur donner des preuves d'un fidele & ſincere attachement.

SCENE V.

PAULINE, GABRIELLE.

PAULINE, *ſortant de ſon appartement.*

As-tu des nouvelles de mon pere, ma chere Gabrielle.

GABRIELLE.

Toujours le même... Il a refuſé les ſervices de Julien.

PAULINE.

Il refuſera ſans doute auſſi les miens... tout l'importune...

tout redouble ſon affliction, & je ne puis en connoître la cauſe... Un chagrin cuiſant, mine & conſume les jours de mon pere. Il périt... & il me refuſe les moyens de le ſoulager.

GABRIELLE.

Si vous n'y pouvez réuſſir, perſonne ne doit l'entreprendre.

PAULINE, *avec un grand intérêt.*

Les plus vives... les plus tendres ſollicitations ſont inutiles. Hier cependant... j'ai cru pendant un inſtant... que ce fatal ſecret alloit lui échapper..... vaincu par mes prieres... il me parloit de contrats... de porte-feuilles, il montroit en ſoupirant quelques papiers épars ſur ſa table. J'ai voulu les ſaiſir... il les a retirés de mes mains... & des larmes ont coulé de ſes yeux. Ah ! pour que mon pere éprouve une ſi vive douleur, il faut que le ſecret qu'il me cache ſoit d'une bien grande importance.

GABRIELLE.

Aſſurément : car je l'ai vu faire avec courage les plus grands ſacrifices... Je l'ai vû ce jour où une funeſte mépriſe du Peuple nous fit courir un ſi grand danger.. Ce jour où le jeune Deſtournelles vous ſauva peut-être la vie. Votre pere alors fit voir autant de ſang-froid que d'intrépidité.

PAULINE, *avec une ſorte de retenue & de joye ſecrete.*

Ce qui me donne beaucoup à penſer ma chere amie, c'eſt qu'un ſeul regard jeté ſur les papiers dont je t'ai parlé, m'y a fait lire le nom de Deſtournelles.

GABRIELLE.

Vous n'y avez jeté qu'un regard... & vous avez lu ſon nom... Ah Pauline ! ce nom-là ſe trouve écrit par-tout où vous jetez les yeux.

PAULINE.

Il y étoit, j'en ſuis certaine.

GABRIELLE.

Cela n'eſt pas étonnant... votre pere ne peut oublier le ſervice que ce jeune homme vous a rendu. Il eſt malheureux que nous ayons quitté la Ville, il auroit été bien accueilli dans cette maiſon... ce ſeroit un de nos meilleurs amis...

PAULINE.

Peut-être m'aideroit-il à conſoler mon pere, voilà pourquoi je donnerois tout au monde pour avoir des informations ſatisfaiſantes.

GABRIELLE.

J'ai dit à Julien de ne rien négliger... Que ne puis-je aller prendre les renſeignemens moi-même ?

(*Julien entre.*)

SCENE VI.

PAULINE, GABRIELLE, JULIEN.

PAULINE.

VOICI Julien... Eh bien! as-tu appris quelque choſe?

JULIEN.

On ne connoît ni le pere ni le fils.

PAULINE.

Tu as bien dit le nom. (*Elle dit avec âme*) Deſtournelles...

JULIEN.

Comme Mademoiſelle le prononce... Je l'ai dit comme cela.

PAULINE.

Jeune Volontaire dans la Garde Nationale.... diſtingué par mille traits de courage, de prudence, de généroſité.

GABRIELLE.

Ils ſe ſont tous diſtingués, ce n'eſt pas cela qui pourroit le faire reconnoître... (*à Julien.*) Le pere, Juge de Paix; nouvellement élu, tu l'as dit.

JULIEN.

Oui... on ne les connoît pas.

PAULINE.

Informes-toi encore... mon ami, cela eſt bien intéreſſant pour... (*en balbutiant.*) mon pere. Si tu réuſſis tu ſeras bien récompenſé. Je vais auprès de lui. (*Elle ſort & va à l'appartement de ſon pere.*)

SCENE VII.

JULIEN, GABRIELLE.

JULIEN.

J'y ferai ce que je pourrai... Tenez, Mademoiſelle, voilà le reçu du Tapiſſier.

GABRIELLE (*prenant le reçu.*)

C'eſt bon.

JULIEN.

Sçavez-vous ce qui cauſoit tant de bruit ce matin-là dans la rue,.. un porte-feuille volé.

GABRIELLE.

Comment?.... (*à part.*) Après ce que Monſieur a dit à Mademoiſelle, ces hiſtoires de porte-feuilles vont m'inquiéter.

JULIEN.

Oui... vis-à-vis la rue Vivienne... en deſcendant... là. Oh c'eſt un endroit tout-à-fait dangereux... On l'appelle le quartier des Arabes....

GABRIELLE.

Acheves donc.

JULIEN.

Je vous le dis..... un bourgeois paſſoit là avec un porte-feuille en poche... & puis crac. (*Il déſigne l'enlevement du porte-feuille.*)

GABRIELLE.

On le lui a pris.

JULIEN.

Ce n'eſt pas la premiere fois que cela eſt arrivé; mais celui-ci n'a pas été dupe.

GABRIELLE.

Comment donc ?

JULIEN.

Il a deviné ſon voleur... Il ne faut pas être ſot pour cela. Il l'a menacé de le faire arrêter, le filou a mieux aimé lâcher ſa priſe, & il court encore. C'eſt ce qui a fait amaſſer tant de monde.

GABRIELLE.

Ah, c'eſt bien heureux.

JULIEN.

Je vais achever mon ouvrage.... Si vous avez beſoin de moi.... vous n'avez qu'à ſonner.... vous ſavez que je ſuis exact. (*il ſort.*)

SCENE VIII.

GABRIELLE, *ſeule.*

Ce galant homme avoit peut-être là-dedans toute ſa fortune.

SCENE IX.

PAULINE, GABRIELLE.

PAULINE.

Gabrielle, mon pere va venir ici, il ſemble diſpoſé à plus de confiance, il m'a parlé de quelques arrangements.... Il faut dire à Julien de chercher de nouveaux maîtres.... mon pere ne veut plus perſonne pour nous ſervir.

GABRIELLE.

Perſonne... Ah, Mademoiſelle !

PAULINE.

Cela ne peut pas te regarder.... tu ne nous ſers pas, toi, tu nous aimes. Jamais nous ne ſerons ſéparés. Voici mon pere. (*M. Lacorée paroît au fond du Théâtre, il eſt pâle, défait, les cheveux épars, une cravatte mal attachée, c'eſt le dernier degré de l'affliction.*) Vois donc, vois donc dans quel abbattement il eſt plongé.

GABRIELLE *bas à Pauline.*

Je le gênerois peut-être, je ſortirai ſans y mettre d'affectation. (*Lacorée deſcend juſqu'au bord du Théâtre, l'œil fixe, il ne voit rien, n'entend rien.*)

SCENE X.

M. LACORÉE, PAULINE, GABRIELLE.

PAULINE *approchant de lui timidement*

Mon pere, allez-vous me confier vos chagrins, peut-être pourrai-je les adoucir ?

M. LACORÉE. (*Il ſoupire.*)

C'eſt un mal ſans remede... je t'affligerois inutilement.

PAULINE.

Votre ſilence m'afflige bien davantage. (*Elle fait ſigne à Gabrielle.*)

GABRIELLE.

Je me retire. (*Elle ſe retire doucement, avec précaution, conſidérant M. Lacorée abſorbé dans ſa douleur & Pauline qui, par ſon attitude, le ſollicite à parler. Cette ſortie fournit un moment très-intéreſſant.*)

SCENE XI.

LACORÉE, PAULINE.

M. LACORÉE *à part.*

ELLE a raiſon... l'inſtruire, lui parler... ce ſera peut-être une conſolation pour tous les deux.

(*Il s'approche de Pauline, la regarde, & ſe recueille un inſtant.*)

Tu vois, Pauline, que mon courage, fortifié par tant d'années d'expérience, a plié ſous des événemens cruels; ils ſont bien cruels ſans doute, puiſqu'ils ont détruit mes eſpérances & tous les projets que j'avois formés pour ton bonheur.

PAULINE, *comme ſoulagée.*

Ah! ſi cela ne touche que moi, me voilà plus à mon aiſe, mon pere.

M. LACORÉE.

J'avois lu dans ton cœur, ma chere Pauline, car un pere, un enfant qui s'aiment comme nous, ſe devinent facilement; j'ai vu que la reconnoiſſance te conduiſoit à des ſentimens plus tendres... & qu'un jeune homme vertueux....

PAULINE.

Parlons de ce qui vous afflige.... mon pere.

M. LACORÉE.

J'en parles, mon enfant, je dis que je ne puis te rendre heureuſe, n'eſt-ce pas-là parler de ce qui m'afflige; ma joie eut été grande de te voir unie à cet aimable & brave Deſtournelles... que nous n'avons pu retrouver... car mes recherches ont été auſſi inutiles que les tiennes.

PAULINE *rougiſſant.*

Les miennes... mon pere.

M. LACORÉE.

Ne t'en défends pas... aucun de tes ſentimens ne doit te faire rougir.

PAULINE, *raſſurée.*

Eh bien! cela eſt vrai, mon pere.

M. LACORÉE.

Des gens de bien, qui m'ont fait ſon éloge, alloient me le faire connoître, & ſans doute il y avoit auſſi quelqu'empreſſement de ſa part, car s'il n'eſt pas venu au-devant de nous, je ne crois pas qu'il faille pour cela l'accuſer d'indifférence,

PAULINE.

Vous ne le croyez pas, mon pere.

M. LACORÉE.

Non, ma chere Pauline... mais une timidité, ſouvent extrême, eſt preſqu'inſéparable des premiers ſentimens d'un jeune homme délicat. Ces titres chimériqnes, dont nous avons fait de ſi bon cœur le ſacrifice, ont pu lui faire craindre notre acceuil.... Ce jeune homme, plein de mérite, n'a peut-être pas une grande fortune, il étoit loin de concevoir le plaiſir que je me préparois à lui offrir la mienne, en lui donnant ma fille.

PAULINE.

Ah, mon pere!

M. LACORÉE.

Elle étoit grande cette fortune qui t'étoit deſtinée, ma chere enfant... Il y a deux jours que je pouvois diſpoſer de

de trois cent mille livres.... & aujourd'hui (*très-ſombre*) je n'ai plus rien... ce qu'on appelle rien.

PAULINE, *avec exploſion.*

Eſt-il poſſible, mon pere? (*Elle ſoupire & ſe tourmente.*)

M. LACORÉE.

Ne m'interromps pas.... Commandes, ſi tu le peux, à tes ſoupirs.... Vendredi dernier, j'allois chez mon Notaire pour une opération utile... j'emportois mon porte-feuille. A vingt pas d'ici, une rude ſecouſſe me fit ſortir la main que je tenois ſur ce dépot précieux, & auſſi-tôt il me fut enlevé. Je reconnus ma perte à l'inſtant même... je reſtai morne, tranſi, immobile : une ſueur froide vint me couvrir le front... & je vis diſparoître à jamais ton bonheur. (*Il ſe cache le viſage avec ſon mouchoir.*)

PAULINE.

Ne vous affligez pas, mon pere.

M. LACORÉE.

O terrible ſouvenir! en deux minutes, je me ſuis vu d'abord au comble de mes vœux, puiſque je pouvois t'établir comme je le déſirois, & peut-être faire encore un peu de bien aux malheureux ; & le moment d'après, ce fut une ruine complette & les tourmens d'un déſeſpoir que j'aurois cru ne devoir jamais éprouver.

PAULINE.

Et vous n'avez eu aucune notion...

M. LACORÉE. (*Il fait ces détails péniblement.*)

Mon Notaire a fait des publications inutiles. Au moment où j'ai été volé... j'ai remarqué près de moi un homme très-ſuſpect... il avoit l'air d'un ſcélérat;... mais une

ſorte d'incertitude, peut-être de prudence, & auſſi les peines auxquelles l'expoſoit ma dénonciation ſont venues troubler ma penſée... & il a diſparu. (*Pauline a paru toujours réfléchiſſante pendant ce couplet.*)

PAULINE, (*d'un ton décidé.*)

Ne parlons plus de cela, mon pere, votre malheur eſt grand... mais ſi votre tendreſſe pour moi vous le rend plus ſenſible, je me fais un devoir de vous raſſurer... mon pere me reſte, qu'il reprenne ſa tranquillité, ſon courage, & je n'ai rien à déſirer.

M. LACORÉE.

Ton bon cœur te fait illuſion... tu ne vois pas toutes les peines qui nous attendent.

PAULINE.

Les peines! mon pere, il n'y en a pas quand on eſt ſans paſſions, quand on ſait prendre ſon parti, & ſe ſuffire à ſoi-même. Ecoutez-moi. Il nous reſte des bijoux, des diamants, un mobilier conſidérable. Il faut vendre tout cela, en réaliſer le capital, & penſer que bien des honnêtes gens ne ſont peut-être pas encore ſi fortunés que nous.

M. LA CORÉE.

Ma chere Pauline.

PAULINE.

Enſuite, ſçavez-vous comment nous ferons valoir nos fonds? le voici. Vous aimez l'agriculture, nous choiſirons un bien de campagne, à quelques lieues d'ici, qui ſoit d'un bon rapport, & nous faſſe vivre tranquilles, vous, Gabrielle, & moi. J'aime la campagne auſſi; j'en ſuivrai tous les travaux, il en réſulte ſouvent de grands plaiſirs. Me voilà tout-à-fait villageoiſe... toujours occupée... Gabrielle

m'aidera, elle portera nos fruits, nos légumes, nos fleurs aux marchés voiſins... je l'accompagnerai. Voyez-moi déja, mon pere, le chapeau de paille ſur la tête, le panier de jonc au bras, cela m'ira très-bien; vive, agile, & gaie, ſur-tout, jamais je n'aurai été mieux parée... Que nous manquera-t-il ? Conſolez-vous, mon tendre pere, ces nouvelles habitudes ne me laiſſeront jamais échapper un ſoupir vers les biens que nous avons perdus.

M. LA CORÉE.

Celui qui auroit fait ton bonheur... n'y ſera pas, c'eſt un regret qui doit me pourſuivre éternellement.

PAULINE.

Ne penſons plus à cela mon pere... ne ſongez qu'à mon projet.

M. LA CORÉE.

Aimable enfant, j'y ſongerai, tu me permettras pourtant d'y changer quelque choſe. Je vais tracer un plan pour mettre ordre à nos affaires. Empêche qu'on ne vienne m'interrompre. Cette tendreſſe filiale ſi touchante que tu me conſacres peut encore m'attacher à la vie. Adieu ma chere Pauline. (*Il ſort.*)

SCÈNE XII.

PAULINE, *ſeule.*

AH! s'il étoit vrai... ſi mes ſoins pouvoient faire paſſer des jours tranquilles à mon pere, que je ſerois heureuſe.

SCÈNE XIII.

PAULINE, GABRIELLE.

PAULINE.

AH, ma chere Gabrielle ! je ſuis inſtruite, il faut quitter Paris, mais nous reſterons enſemble.

GABRIELLE.

Comment donc.... quel événement ?

PAULINE.

Tu ſçauras tout, dis à Julien de ne laiſſer entrer perſonne, & viens me rejoindre : je te ferai part des nouveaux arrangemens... Voici, Julien... viens tout de ſuite, ma ſœur., mon amie.... ma chere Gabrielle. (*Elle va à ſon appartement.*)

SCÈNE XIV.

JULIEN, GABRIELLE.

GABRIELLE.

JULIEN, Monſieur eſt occupé, ne laiſſez entrer perſonne... la ſituation où il eſt ne lui permet pas.

JULIEN.

Je ſçais.... je ſçais.... on parle toujours de ce porte-feuille volé.... Là-devant la maiſon....

GABRIELLE, *en ſortant.*

C'eſt bon... c'eſt bon.

SCÈNE XV.

JULIEN, *ſeul, la voyant aller.*

C'EST bon... mais pas trop à ce que je crois. Quant à moi, cela m'inquiete furieuſement. On dit que le maitre eſcroc dont il s'agit, celui qui avoit pris le porte-feuille, porte une veſte verte, chapeau rond, des bottes, c'eſt juſtement le portrait de mon aſſocié!... & il ne m'a pas rendu ſes comptes... Heureuſement je ne l'ai pas trouvé pour lui donner ces vingt-un louis... un inſtant plus tard il les auroit eûs. Mauvais métier que cela cependant, puiſqu'il faut s'aſſocier avec de pareilles gens. (*Gilot paroît entre les portes du fonds.*) Ah mon Dieu... ah mon Dieu... le voilà, c'eſt lui-même.

SCENE XVI.

JULIEN, GILOT.

GILOT, *au fonds, avançant ſur la pointe du pied.*

C'EST toi.... Julien....

JULIEN, *tremblant.*

Que venez-vous faire ici... ſortez... j'irai vous joindre.

GILOT, (*Il approche avec précaution.*)

Tu as l'air bien effrayé... Il faut me rendre ſervice; mon ami... J'ai eu ce matin une mauvaiſe affaire.

JULIEN.

Ah! voilà ce que c'eſt!

GILOT, *confidemment.*

Ce diable d'eſcompte nous mene quelquefois un peu loin.

JULIEN. (*à part.*)

Oh bien... s'il appelle cela faire l'eſcompte. (*à Gilot.*) Que veux-tu dire?

GILOT, (*avec embarras.*)

Je veux dire que la concurrence nous force d'aller au-devant des gens. Il paſſoit ce matin.... un bourgeois.

JULIEN.

Eh bien!

GILOT.

Eh bien! comme je t'ai dit..... j'ai été un peu trop au-devant de lui.

(JULIEN, *le fixant entre deux yeux.*)

N'eſt-ce pas au-devant de ſon porte-feuille que tu as été?

GILOT.

Sans doute.... c'eſt toujours au porte-feuille que nous avons affaire.

JULIEN.

Oui.... mais il y a façon de s'y prendre.

GILOT.

J'en conviens... je me ſuis trop avancé. Mais réfléchis bien. Entre agioter & faire ce que j'ai fait il n'y a qu'une nuance, de plus ou de moins.

JULIEN, *honteux.*

(*à part.*) Il a raiſon, quelle ſociété! tâchons de m'en tirer.

GILOT.

Cette affaire a mis tout le quartier en l'air...

JULIEN, (*avec défiance.*)

Tu as encore de l'argent à moi?

GILOT.

Je te le rendrai... parole d'honneur.

JULIEN.

(*à part.*) Parole d'honneur! il me fait trembler. (*à Gilot.*) Enfin que veux-tu?

GILOT.

On ne m'a pas vu entrer ici.... donne-moi azyle juſqu'à la nuit.

JULIEN.

Où veux-tu que je te mette?

GILOT.

Où tu voudras. (*Il examine.*) N'y a-t-il pas quelque cabinet? (*Il va au cabinet de muſique.*) Ici.

JULIEN.

C'eſt celui où Mademoiſelle fait de la muſique. Elle ne viendra pas..... (*à part.*) Si je le refuſe, adieu mon argent.... Allons.... je vais t'y enfermer.

GILOT.

Juſqu'à ce ſoir.

JULIEN.

Allons, paſſes, vîte... vîte... (*Gilot entre*) ſur-tout ne vas au-devant de rien, ne t'avances pas mal-à-propos.

GILOT, (*entré dans le Cabinet.*)

Entre amis... voilà comme on s'oblige dans l'occaſion. (*Julien ferme le cabinet & prend la clef.*)

SCENE XVII.

JULIEN, *ſeul.*

ENTRE amis, dit-il.... Jamais je ne ſerai le ſien... qu'il me rende ce qu'il a à moi ſeulement, & je le renonces. Comme on ſe trouve loin de la probité ſans y penſer! Car il a raiſon, entre ce qu'il a fait... & ce que j'ai fait moi-même... la différence n'eſt pas grande. (*Il eſt confus, humilié.*) Ah! je ſuis honteux des bénéfices qu'il ma procurés. Il me tarde de les employer à de bonnes œuvres. Le Proverbe a bien raiſon : Bien mal acquis ne ſçauroit jamais profiter.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIERE.

JULIEN, GABRIELLE.

GABRIELLE.

MONSIEUR s'y réſout avec peine, mais cela ne ſe peut autrement. En vous congédiant, Julien, il vous laiſſe deux mois de vos gages.

JULIEN.

(Il eſt inquiet, troublé, & pendant toute cette ſcene il porte des regards furtifs vers le cabinet.)

Je n'ai rien à dire, vous m'aſſurez, Mademoiſelle, que ce n'eſt pas une punition.

GABRIELLE.

Il n'a point dit qu'il eût à ſe plaindre de vous.

JULIEN.

Bien vrai! Mademoiſelle.

GABRIELLE.

Bien vrai! avez-vous quelque reproche à vous faire?

JULIEN.

Ah! qui peut ſe dire ſans reproche? Mademoiſelle; mais pour cela le fonds n'eſt pas toujours mauvais, on ne voit pas toujours les conſéquences de ce que l'on entreprend.

GABRIELLE.

Je n'ai rien entendu dire contre vous.

JULIEN, (*avec ſentiment.*)

Je me ſoumets, je ne me trouve point maltraité.... je ne me plains pas.

GABRIELLE, (*avec bonté.*)

On rendra de vous bons témoignages. Ne craignez rien... Rendez-vous utile juſqu'à notre départ, faites mettre de côté ce qu'on veut emporter, le reſte ſera vendu demain.

JULIEN.

Ce n'étoit pas la peine de tant preſſer le Tapiſſier.

GABRIELLE.

Sans doute, Monſieur ne croyoit pas ſitôt quitter la ville, veillez ſur tout ce qui ſera déplacé... (*par réflexion.*) Vous ne toucherez à rien dans ce cabinet... Il faut y porter encore des livres & de la muſique qui ſont là-haut... mais cela me regarde. Adieu. (*Elle ſort.*)

SCENE II.

JULIEN, (*effrayé, étourdi.*)

AH! je ſuis perdu, ſi elle vient apporter quelque choſe ici. J'aurois dû lui tout avouer, elle auroit obtenu ma grâce & j'aurois ma conſcience bien ſoulagée... Tâchons de mettre hors d'ici ce miſérable... quand je devrois perdre ce qu'il a à moi, j'en ſerai quitte à trop bon marché. (*Il écoute & examine.*) L'appartement de Mademoiſelle eſt éloigné... Ils ſont tous occupés. Je crois le moment favorable. (*Il va mettre la clef pour ouvrir le cabinet, & parle contre la porte à voix baſſe.*) Gilot....

GILOT, *en dedans.*

Qu'y a-t-il ?

JULIEN.

Il faut ſortir... dès que j'ouvrirai la porte... Vous enfilerez celle du fonds, ici, à gauche... & puis le petit eſcalier à droite... Vous tirerez le cordon du Portier.... & courez.

GILOT.

J'ai bien entendu... l'eſcalier à gauche...

JULIEN.

Eh non! à droite... il veut toujours aller à gauche.

GILOT, *toujours dedans.*

Bon, je ſuis prêt.

JULIEN. (*Il entrouvre la porte, examinant autour.*)

Allons. (*On entend frapper de grands coups à la porte de la rue, & Gabrielle qui crie : JULIEN, JULIEN, VOYEZ DONC QUI PEUT FRAPPER COMME CELA.*)

JULIEN, *il continue tout troublé & ne ſçachant ce qu'il fait.*

Ah! quel embarras. (*Il pouſſe dans le cabinet Gilot qui veut ſortir.*) Rentrez... rentrez... Maudit ſoit l'agiotage. (*Il veut fermer la porte & ne peut.*) Cachez-vous ſous le clavecin..... Et la clef qui ne tourne pas..... Ah mon Dieu... (*Gabrielle ſurvient comme il eſſaie de fermer le cabinet.*)

SCÈNE III.

JULIEN, GABRIELLE.

GABRIELLE, (*on frappe toujours à la porte de la rue.*)

JE vous ai dit de ne toucher à rien dans ce cabinet. Laiſſez cela... & voyez qui peut frapper ainſi à la grande porte. (*La clef eſt reſtée à la porte du cabinet fermé.*)

(*Julien ſort en exprimant toute ſon inquiétude ſur Gilot.*)

SCÈNE IV.

GABRIELLE.

ILS veulent toujours faire ce qu'on leur défend. (*Elle montre le cabinet.*) Tout ce qui nous reſte de précieux eſt maintenant là dedans, & les ſeuls plaiſirs que Mademoiſelle pourra goûter, ſeront ceux que doivent lui procurer ſes talens.

SCÈNE V.

M.r BLONDEAU, GABRIELLE, JULIEN.

M. BLONDEAU, *ſa démarche eſt toujours vive, bruſque, il va, il vient, il a l'air préoccupé.*

(*Encore au fonds du théâtre diſputant avec Julien.*)

C'EST bon... c'eſt bon.

JULIEN, *l'arrêtant.*

Je vous dis, Monſieur, qu'on n'entre pas.

M. BLONDEAU, *entrant ſur la Scène.*

Tu dis fort mal, mon ami, car tu vois bien que me voilà entré.

JULIEN, *à Gabrielle.*

C'eſt malgré moi, Mademoiſelle.

M. BLONDEEU, *toujours allant & venant.*

C'eſt bon... c'eſt bon.

JULIEN, *toujours d'intelligence avec Gabrielle qui examine Blondeau.*

Il a toujours été en avant quoique j'aie pu dire.

M. BLONDEAU, *à Gabrielle.*

Il a fait ce qu'il a pu pour m'en empêcher.

GABRIELLE.

Il en avoit l'ordre.

M. BLONDEAU.

C'eſt bon... c'eſt bon... vous êtes de la maiſon, Mademoiſelle.

GABRIELLE.

Oui, Monſieur.

M. BLONDEAU.

Chez Monſieur Urbin Delacorée... ci-devant Comte ou Marquis, autant que certaine adreſſe que j'ai lue me l'a indiqué.

GABRIELLE.

Oui, Monſieur, c'eſt bien ici.

M. BLONDEAU.

C'eſt bon.

GABRIELLE.

Julien allez avertir Mademoiſelle.

M. BLONDEAU.

Eh non... laiſſez donc.., je ne viens pas ici pour elle, c'eſt pour Monſieur, entendez-vous, c'eſt lui qu'il faut avertir.

GABRIELLE.

Mais Monſieur.

M. BLONDEAU.

Laiſſez donc, (*à Julien.*) allez.., Je viens pour affaires, (*à Gabrielle.*) & non pas pour babiller avec les Demoiſelles, entendez-vous, Mademoiſelle.

GABRIELLE.

C'eſt que Monſieur ſon pere n'étant pas viſible, vous pourriez toujours vous expliquer avec elle.

M. BLONDEAU.

Il n'eſt pas viſible... Pourquoi cela ? (*à Julien.*) allez toujours.

GABRIELLE.

Mais.

M. BLONDEAU.

Laiſſez-donc, allez, il doit l'être, allez toujours.

(*Pauline entre.*)

GABRIELLE.

Voici Mademoiſelle.

SCÈNE VI.

M. BLONDEAU, PAULINE, GABRIELLE, JULIEN.

PAULINE.

Je vous demande pardon, Monſieur, mon pere ne peut recevoir perſonne.

M. BLONDEAU, *d'un ton plus doux.*

Je vous demande pardon, Mademoiſelle, mais j'inſiſte; je me félicite pourtant de rencontrer une Demoiſelle auſſi aimable, auſſi ſoumiſe aux volontés de ſon pere; mais il faut que je lui parle abſolument.

PAULINE.

Puiſqu'il faut vous le dire, Monſieur, il eſt indiſpoſé, malade.

M. BLONDEAU.

Indiſpoſé! bon. Malade! bon. Tant mieux.

PAULINE.

Il eſt affligé, très-chagrin.

M. BLONDEAU.

A merveilles.... Je le conſolerai.

PAULINE.

Monſieur, je n'y peux pas réuſſir.

M. BLONDEAU.

J'en ſais plus que vous là-deſſus... Vous gémiſſez avec

lui... Vous larmoyez vous autres. (*d'un ton appuyé*) C'eſt un bon conſeil, c'eſt de la réſolution qu'il faut.

PAULINE.

Monſieur... ſi vous vouliez m'obliger...

M. BLONDEAU.

Je veux le voir vous dis-je... Je ne ſuis pas Médecin, ne craignez rien. Ayez confiance en moi, priez-le de me recevoir... ou invitez-le à venir ici, comme il voudra, allez, allez. Je vous en prie.

PAULINE.

Allons Monſieur... puiſqu'il le faut, je vais le lui dire.

(*Elle ſort avec Julien.*)

SCÈNE VII.

M. BLONDEAU, GABRIELLE.

M. BLONDEAU, *il s'aſſied ſur un fauteuil.*

JE ne lâches pas priſe facilement, comme vous voyez.

GABRIELLE.

Il y paroît, Monſieur.

M. BLONDEAU.

J'ai de la tête... Oh! j'ai fait mes exercices là-deſſus pendant vingt ans avec ma premiere femme; à préſent je ne céderois pas au diable.

GABRIELLE.

GABRIELLE.

Si vous nous aviez dit cela tout de ſuite, nous n'aurions pas fait tant de façons.

M. BLONDEAU, *ſe levant.*

Si je force ainſi les obſtacles, vous comprenez bien que je dois avoir une grande affaire avec lui, ce M. Lacorée... C'eſt un brave homme, n'eſt-ce pas? bien aimé de ſa fille... Vous lui paroiſſez attachée, tout cela parlè pour lui.

(*M. Lacorée entre.*)

GABRIELLE.

Le voici, Monſieur, qui vous répondra lui-même.

SCÈNE VIII.

M. BLONDEAU, M. LACORÉE, GABRIELLE.

M. BLONDEAU, *allant au devant de M. Lacorée.*

MONSIEUR, je ſuis votre ſerviteur, votre aimable fille vous aura déja prévenu ſur ma maniere d'être, ainſi point de façons, abrégeons les préliminaires. (*à Gabrielle.*) Mademoiſelle, je vous prie, (*il lui fait ſigne avec la main, de ſortir.*) Laiſſez-nous, cette explication ne veut pas de témoins. (*Gabrielle ſort.*)

SCÈNE IX.

M. BLONDEAU, M. LACORÉE.

M. LACORÉE.

DAIGNEREZ-vous me dire, Monſieur?...

M. BLONDEAU, *bruſquement.*

Je viens pour cela. (*confidemment.*) Mais je déſirois que nous ſoyons ſeuls pour ne pas commettre d'indiſcrétion, parce que j'ignore, ſi cette Demoiſelle, ſi votre fille même ſavent votre ſécret... je le ſçais moi.

M. LACORÉE.

Que voulez-vous dire Monſieur?... Vous ſavez..?

M. BLONDEAU, (*d'un ton appuyé.*)

Que vous avez éprouvé un grand malheur. Eſt-ce la vérité? N'eſt-ce pas vous que regarde cette annonce dans les affiches faite par un certain Notaire, qui parle d'un Porte-feuille perdu, n'oſant pas dire qu'il a été volé.

M. LACORÉE.

Il n'eſt que trop vrai... Eſt-ce le Notaire qui vous envoie?

M. BLONDEAU.

Point du tout, je viens de mon propre mouvement... Je me ſuis figuré votre état... au déſeſpoir, n'eſt-ce pas... je viens vous conſoler... vous ranimer.. vous donner du courage.

M. LACORÉE, (*douloureuſement.*)

J'en ai toujours eu pour moi... mais ma fille...

M. BLONDEAU.

Eh bien... vous lui direz ce que je dirois à mon fils : il m'eſt arrivé la même choſe qu'à vous... & j'ai ſu prendre mon parti.

M. LACORÉE, (*ſurpris.*)

La même choſe !

M. BLONDEAU.

Abſolument, en un clin d'œuil... crac... mon Porte-feuille m'a été eſcamoté... La moitié de tout ce que je poſſéde.

M. LACORÉE.

La moitié.... & moi tout, Monſieur... oui tout.

M. BLONDEAU.

Je le ſçais bien... Mais je n'en perdois pas moins trente mille livres, & j'ai travaillé long-tems pour les amaſſer. (*rapidement.*) Je vais vous dire comment je m'y ſuis pris pour les r'avoir... Voilà ce qui m'amene, c'eſt je crois un bon ſervice à vous rendre. (*Il peint tous les détails de cette narration, avec ſoin, avec un grand intérêt.*) Ce matin donc... vous m'écoutez.

M. LACORÉE.

Ah oui, je vous écoute.

M. BLONDEAU.

A quatre pas d'ici près du carrefour...

M. LACORÉE, (*vivement.*)

C'eſt-là préciſément.

M. BLONDEAU.

Je m'en doute bien... je marchois... preſſé par la foule, mon Porte-feuille en poche,... un homme alloit être renverſé... je cours pour le ſoutenir.

M. LACORÉE.

Et c'eſt dans ce moment-là?

M. BLONDEAU.

Oui, voilà ce qu'il y a d'odieux. Les monſtres calculent ſur notre ſenſibilité pour nous dépouiller plus ſûrement, mais il n'importe, quand je devrois chaque fois y riſquer ma fortune, jamais je ne refuſerai mon ſecours à l'homme en péril qui ſemble en avoir beſoin.

M. LACORÉE.

Hé bien! Monſieur.

M. BLONDEAU.

Eh bien! je m'élance les bras en l'air... pendant ce tems-là, un autre bras avoit plongé dans ma poche.... mon Porte-feuille n'y étoit plus.

M. LACORÉE.

Votre ſaiſiſſement fut bien cruel.

M. BLONDEAU.

Je vous le demande.... Mais heureuſement que je ne perds pas la tête facilement: je fixe toutes les figures qui m'environnent... je remarque un viſage ſiniſtre, un air fournois, un regard louche... Je me dis, voilà mon voleur... Je ne le perds pas de vue. Il filoit à la ſourdine... Je le ſuis juſqu'à la rue prochaine. Je le pouſſe dans une allée, je ferme la porte & je le tiens-là. (*Il ſemble le tenir-là!*)

M. LACORÉE.

Vous risquiez beaucoup....

M. BLONDEAU.

Laissez donc... rien du tout. Le regard d'un honnête homme coupe bras & jambes à ces marauds-là : il pâlit, il tremble. Tu m'as volé, lui dis-je. — Moi, Monsieur. — Oui, toi. Je pourrois te perdre... mais restitues & je te livre à tes remords, si tu en es capable. Il balbutioit quelques mots.... Monsieur... vous vous trompez. — Allons, allons, point de paroles inutiles, rends-moi mon porte-feuille, ou tu es perdu. — Il le tire piteusement, me le rend, & s'enfuit à toutes jambes.

M. LACORÉE.

Il vous l'a rendu?

M. BLONDEAU.

Oui, c'est ainsi que je l'ai récupéré. (*gaiment*) Voilà la bonne façon de s'y prendre... Si vous aviez fait de même.

M. LACORÉE.

Cette présence d'esprit n'est pas donnée à tout le monde.

M. BLONDEAU, (*avec intention.*)

C'est vrai..., & pourtant on ne songe pas à tout.

M. LACORÉE.

Que voulez vous de plus.... vous avez le porte-feuille?

M. BLONDEAU, (*avec cette sorte d'apprêt qui promet une grande surprise.*)

Je l'ai là... cependant il n'y a qu'une chose à dire... c'est que ce n'est pas le mien que ce coquin-là m'a rendu,

c'eſt le vôtre (*il tire le Porte-feuille.*) & le voilà... je vous le rapporte.

M. LACORÉE, *extaſié.*

Que dites-vous, eſt-il poſſible?

M. BLONDEAU, (*donnant le Porte-feuille.*)

Voyez. Il y a trois cent mille livres en billets, & deux lettres, dont l'une m'a appris votre adreſſe. C'eſt bien à vous... prenez... prenez.

M. LACORÉE, *éperdu de joie.*

Juſte Ciel,... Ah ma fille... ta fortune eſt retrouvée. (*Il ſonne, il appelle, il eſt comme égaré.*) Pauline, Pauline.

M. BLONDEAU.

Il en deviendra fou... Laiſſez donc... Ma foi j'ai bien fait de biaiſer un peu, & de ne pas vous dire cela tout de ſuite.

M. LACORÉE.

Elle va venir... vous êtes notre Dieu tutélaire.

M. BLONDEAU.

Laiſſez-donc... je ſuis un honnête homme... & voilà tout. Un bon Citoyen... Vous l'êtes auſſi... Je le ſais. Mais un autre... ou vous, ma conduite eût été la même. Aux yeux d'un ami des Loix, toutes les propriétés ſont ſacrées, & je défendrois celles d'un Ari... (*il retient le mot.*) Enfin de celui qui ne penſe pas comme moi, avec autant d'ardeur que je défendrois les miennes.

M. LACORÉE.

Voilà ma fille.

SCENE X.

M. BLONDEAU, M. LACORÉE, PAULINE, GABRIELLE.

M. LACORÉE, *(exalté de plaiſir)*

PAULINE... Voilà notre bienfaiteur... Viens lui rendre graces, il nous rapporte tout ce que nous avions perdu.

PAULINE, *avec tranſport, à Blondeau.*

Ah ! vous l'avez bien dit... Monſieur... vous aviez raiſon, vous me rendez mon pere.

M. BLONDEAU.

Oui ma chere enfant. *(Il la regarde avec plaiſir.)* Comme la joie ſied bien à un joli viſage. *(à M. Lacorée)* vous permettez *(Il l'embraſſe.)*

M. LACORÉE, *ayant réfléchi,*

Mais, Monſieur, j'y penſe, & je me reproche d'y penſer ſi tard. Notre bonheur vous coûte ce que vous avez perdu... Vous me permettrez de vous imiter... Il faut que je vous rende à mon tour...

M. BLONDEAU, *d'un ton décidé.*

Ne parlez pas de cela... Je me fâcherois au moins... Je n'entends pas à de pareilles offres.

PAULINE, *d'un ton très-doux, à M. Blondeau.*

Si cela n'étoit pas juſte, mon pere ne vous le propoſeroit pas.

M. BLONDEAU, *très-véhément.*

Je compoſerois donc ainſi avec la probité.... Je ſerois honnête-homme ſous condition... Si j'ai fait une bonne action, pourquoi voulez-vous la dégrader.? Pouvois-je garder ce qui vous appartient ? pouvois-je en rien diſtraire ſans devenir complice de celui qui vous l'avoit pris ?.. & ſi ce n'eſt pas à moi, devez-vous me l'offrir ?.. Interrogez tous les honnêtes-gens... ou plutôt que feriez-vous à ma place ? répondez... la queſtion ſera bientôt décidée.

M. LACORÉE.

Mais ſi vous vous étiez apperçu...

M. BLONDEAU.

Oh d'accord !... Si j'avois pu r'avoir nos deux Porte-feuilles, c'eût été bien mieux... C'étoit à moi d'y ſonger ; voilà pourquoi je vous diſois qu'on ne penſe pas à tout.

M. LACORÉE, *avec intention.*

Homme généreux ! dites-nous au moins à qui nous avons de ſi grandes obligations.

M. BLONDEAU, *rondement.*

A un homme fort ordinaire... à Blondeau... C'eſt Blondeau qui vous parle, nouvellement Juge de paix, à votre ſervice.

PAULINE, *avec exclamation.*

Juge de paix ! ah Monſieur, connoiſſez-vous Monſieur Deſtournelles.

M. BLONDEAU, *avec bonhomie.*

C'eſt moi-même.

(*Enſemble.*)

M. LACORÉE. Quel bonheur! } PAULINE. Se peut-il! } GABRIELLE. Ah grand Dieu!

PAULINE.

Vous, M. Deſtournelles!

M. BLONDEAU.

Oui. Ci-devant!... Ce nom-là eſt un peu de l'ancien genre, je m'en ſervois rarement.... Mais autrefois, mon fils aimoit beaucoup à le porter.

M. LACORÉE, *avec abandon.*

Votre fils!... nous l'avons donc enfin retrouvé.

M. BLONDEAU.

Le connoiſſez-vous?

PAULINE, *avec candeur.*

Il m'a rendu un bien grand ſervice.

M. LACORÉE.

Il lui a ſauvé la vie.

M. BLONDEAU, *conſultant ſa mémoire.*

Comment... attendez... Ah c'eſt bon... c'eſt bon.... Comment, c'eſt vous... l'année derniere... au milieu d'une bagarre.. rue de Beaune.

M. LACORÉE & PAULINE.

Oui, Monſieur.

M. BLONDEAU.

Vous lui avez fait perdre la raiſon pendant trois mois... Ce pauvre garçon ! dans ce Paris, ceux qu'on cherche le plus, ſont ceux qu'on rencontre le moins, il ne penſoit, il ne rêvoit qu'à vous.

PAULINE, *à M. Lacorée.*

Vous aviez raiſon mon pere.

M. BLONDEAU, *à Pauline.*

Et vous avez pû vous ſouvenir de lui ?

GABRIELLE, *très-vivement.*

Si elle s'en eſt ſouvenue. Ah ! je vais vous en donner la preuve. (*Elle court au cabinet, & y eſt entrée.*)

M. BLONDEAU, *à M. Lacorée.*

Nous pouvons être heureux tous les deux.

M. LACORÉE,

Ah... vous ne me refuſerez donc pas toujours.

SCÈNE XI.

M. BLONDEAU, M. LACORÉE, PAULINE, GABRIELLE, GILOT, JULIEN *qui survient.*

GABRIELLE. (*Elle sort du cabinet effrayée, jettant les hauts cris, & se jette sur un fauteuil.*)

AHI, ahi, ahi, au secours, un homme qui étoit caché là-dedans.

GILOT, *effaré, sortant du cabinet.... Il vient au milieu un instant, & cherche à s'échapper.*

Ah, je suis pris... je suis pris. (*Il crie sourdement*) Ouh, ouh... ouh! ouh!... (*Il se sauve par le fond.*)

M. BLONDEAU, *qui a reconnu Gilot.*

Ah! c'est l'homme au porte-feuille... (*à M. Lacorée qui veut le suivre.*) Restez auprès de votre fille... Allez, je vous en rendrai bon compte. (*Il sort par le fond.*)

SCÈNE XII.

M. LACORÉE, GABRIELLE *presqu'évanouie*, PAULINE *tremblante*, JULIEN. (*M. Lacorée veut suivre M. Blondeau, Julien traverse rapidement.*)

JULIEN, *traversant.*

MONSIEUR, de grâce restez. C'est moi qui ai fait tout le mal, je vais le réparer. (*Il sort par le fond.*)

SCENE XIII.

M. LACORÉE, PAULINE, GABRIELLE.

M. LACORÉE *à Gabrielle.*

MAIS qu'eſt-ce que c'eſt donc que cela, & où étoit enfermé cet homme?

GABRIELLE, *d'un ton effrayé, entrecoupé, ſyncopé, & toute haletante.*

Auprès du clavecin... J'ai été pour prendre les deſſins, & je l'ai vu là. (*elle crie*) Ahi, Monſieur...: ahi, je ſuis encore toute tremblante.

M. LACORÉE.

Allons tâches de reprendre tes ſens... (*Il eſt troublé.*) Mais cet homme... effectivement... je crois... oui, je le reconnois...

SCENE XIV, & derniere.

M. BLONDEAU, M. LACORÉE, PAULINE, GABRIELLE, JULIEN.

M. BLONDEAU, *accourant, un porte-feuille à la main.*

VICTOIRE, mon ami, victoire, voilà l'autre porte-feuille. (*montrant Julien.*) Cet homme m'a bien aidé. Sans lui nous ne tenions rien.

JULIEN.

Oh! je connoiſſois la poche ſecrette... Mais, Monſieur, me pardonnerez-vous d'avoir eu des liaiſons avec ce malheureux... une maudite avarice...

M. BLONDEAU.

J'ai vu ton répentir, on te pardonnera, je t'en réponds: (*à M. Lacorée.*) donnez-moi votre Porte-feuille.

(*Il met son porte-feuille à côté de celui de M. Lacorée.*)

Voilà donc nos deux fugitifs revenus. Nous sommes avertis de les mieux garder dorénavant... (*Il montre des billets à M. Lacorée.*) Il y a bien trente mille livres, mon ami, il faut en prendre autant dans le vôtre & les joindre à ceux-ci, pour faire la part à deux jeunes gens de notre connoissance.

M. LACORÉE.

Oh! bien volontiers. (*Ils s'embrassent.*) Nous voilà rassemblés pour long-temps.

GABRIELLE *remise, vient prendre la main de Pauline.*

PAULINE, *à Gabrielle.*

Comment te trouves-tu?

GABRIELLE.

Bien mieux... & vous Mademoiselle?

PAULINE, *soupirant.*

Ah!... & moi aussi.

M. BLONDEAU.

Je vous présenterai demain mon fils.

M. LACORÉE.

Pourquoi pas aujourd'hui.

PAULINE, *naïvement.*

Il n'eſt pas encore bien tard.....

M. BLONDEAU.

Impoſſible!... il eſt de garde aux Thuilleries. (*à Pauline.*) Ma belle enfant, il faut l'accoutumer à ne jamais quitter ſon poſte. Mais écoutez, il faut aller le joindre. Nous ne pouvons pas mieux finir notre journée. Nous verrons notre bon Roi; nous embraſſerons nos amis, & nous aſſurerons notre bonheur en faiſant celui de nos chers enfants.

Fin de la Piece.

De l'imprimerie
DES FRERES
BARBOU.

66250

PIECES NOUVELLES,

Qui ſe trouvent chez Madame DUCHESNE, *& fils.*

De M. COLLOT d'HERBOIS.

Le Payſan Magiſtrat, *en cinq Actes.*
L'inconnu, *en trois Actes.*
Le Procès de Socrate, *en trois Actes.*
La Famille Patriote, *en deux Actes.*
Adrienne, ou le Secret de Famille, *en trois Actes.*
Les Portes-Feuilles, *en deux Actes,*
La Journée de Louis-Douze, *en trois Actes.*
(ſous preſſe.)

De M. LAUION.

Le Couvent, *en un Acte.*

De M. LE MIERRE.

Barneveld, *Tragédie en cinq Actes.*

De M. FABRE d'ÉGLANTINE.

Le Convaleſcent de Qualité, *en deux Actes.*